

« [...] la modération est un leurre [...] personne ne nous aidera. Hitler et Mussolini, de même que les démocrates anglais et français, craignent la contagion de la révolution ; c'est également dans un autre sens ce qui arrive à Staline [...] nous n'avons pas le moins du monde peur des ruines. Nous allons hériter de la terre [...] Nous portons un monde nouveau, là, dans nos cœurs et ce monde grandit en cette minute même [...] » Buenaventura Durruti, interview au *Toronto Star*, 19 août 1936

« [...] on ne peut pas rester neutre [...] c'était dans son essence une guerre de classes [...] - le peuple- perdit, et les rentiers partout se frottèrent les mains. Cela était l'enjeu véritable : tout le reste n'était que les hors - d'œuvre [...] » George Orwell

à propos de l'ouvrage de Louis Gill

## George Orwell, de la Guerre civile espagnole à 1984

### Orwell, plus que jamais actuel

#### L'ACTUALITÉ DE GEORGE ORWELL.

« Beaucoup de gens connaissent 1984 pour avoir lu le roman ou vu le film qui en a été fait. Peu savent que son inspiration première est la participation d'Orwell à la guerre civile espagnole et la terreur stalinienne qu'il y a découverte. D'innombrables écrits du type "Orwell a-t-il vu juste ? se sont interrogés et continuent à s'interroger sur la pertinence de la construction utopique d'Orwell en tant que vision de l'avenir. Beaucoup moins nombreux sont les ouvrages qui portent sur les origines de 1984 et de *La Ferme des animaux*.

Moins nombreux encore sont ceux qui accordent une quelconque importance à la participation d'Orwell à la guerre civile espagnole dans l'identification de ses origines ». (p. 10-11)

Ainsi commence l'ouvrage que Louis Gill consacre à Orwell. Louis Gill n'est pas seulement un universitaire canadien engagé, un spécialiste d'économie. C'est aussi un militant internationaliste. Son livre constitue, certes, une approche biographique d'Orwell. C'est également une réflexion sur l'évolution d'un certain Eric Arthur Blair. Jeune révolté britannique atypique, né au Bengale, élevé en Angleterre, éccœuré par le rôle infâme de

l'armée britannique. Après six ans passés en Birmanie dans les rangs d'une gendarmerie coloniale, il revient en Europe et partage le sort des plus misérables à Londres et Paris. Marqué au feu de la terrible expérience de la guerre d'Espagne, il deviendra bientôt l'écrivain George Orwell. Mais au-delà de l'évolution idéologique et littéraire d'Orwell, les problèmes posés à l'époque demeurent toujours d'une brûlante actualité.

L'auteur a voulu construire son livre autour de cinq chapitres. Mais on pourrait y distinguer trois éléments fondamentaux :

□ **L'Espagne** : Orwell témoin et acteur confronté à la contre-révolution stalinienne pendant la guerre civile. Son évolution littéraire et idéologique à partir de son départ précipité pour échapper à la terreur guépéoutiste.

□ **La Deuxième guerre mondiale**. Elle place Orwell face à des choix cruciaux : comment résister au fascisme et au stalinisme ? Comment s'orienter face aux zigzags de la Komintern (gangstérisme de la guerre d'Espagne, procès de Moscou, Pacte germano-soviétique). Comment élucider la vérité après le tournant de la bataille de Stalingrad contre le nazisme ? Comment, en 1945, garder sa lucidité au milieu du triomphe apparent et du « prestige retrouvé » des assassins d'Andrés Nin, de Trotsky, de Boukrarine et Zinoviev ? À chaque publication d'ouvrage, Orwell se verra d'ailleurs confronté à la censure des éditeurs.

□ Enfin un troisième volet passionnant revenant aux **sources littéraires et idéologiques** qui ont nourri l'œuvre de George Orwell. Trois ouvrages majeurs seront le produit de cette expérience : *Hommage à la Catalogne*, *La Ferme des animaux* et *1984*, écrit deux ans avant sa mort prématu-

rée en 1950, à quarante-six ans. Mais par-delà l'érudition économique, politique et littéraire de Louis Gill apparaît constamment en filigrane la recherche passionnée d'une issue politique pour notre XXI<sup>e</sup> siècle. Il est significatif que la conclusion de son livre mette en parallèle l'œuvre de George Orwell avec les travaux de Hannah Arendt.

### RÉVOLUTION ET CONTRE-RÉVOLUTION EN ESPAGNE

« Je me rappelle avoir dit un jour à Arthur Koestler : "L'histoire s'est arrêtée en 1936" » (p. 91)

« [...] Nous nous rendîmes compte après coup que nous avions pris contact avec quelque chose de singulier et de précieux [...] Car les milices espagnoles, tant qu'elles existèrent, furent une sorte de microcosme d'une société sans classes. » (George Orwell)

« [...] l'atmosphère était telle que les gens pensent alors que la victoire est possible [...] Et ça, c'est une force fantastique, fantastique. Et il y avait pour nous, une autre perspective, c'était le Socialisme [...] Et ça a été spontané et la surprise, même pour nous [...] Quand nous en étions à demander le "contrôle ouvrier", hé, hé... les ouvriers avaient déjà collectivisé les usines les plus importantes de Barcelone. » (Wilebaldo Solano, responsable du POUM)

Louis Gill reprend en partie les analyses devenues « classiques » de Pierre Broué, Emile Témime, Wilebaldo Solano ou Léon Trotsky sur la Guerre d'Espagne [1]. Les apports de Victor Alba, Julián Gorkin, Wilebaldo Solano et les textes de Léon Trotsky constituent les références obligées.

Mais l'originalité de Gill est de s'attacher à suivre l'évolution d'Orwell, pas à pas, et de les mettre en relation avec ses analyses en décryptant la charge révolutionnaire de *1984* ou de *La ferme des animaux* : « Il serait tout à fait impossible d'écrire sur la guerre d'Espagne, en s'en tenant à un point de vue exclusivement militaire. Ce fut avant tout une guerre politique. Aucun de ses épisodes [...] n'est intelligible sans quelque connaissance de la lutte intestine des partis qui se poursuivait à l'arrière du front gouvernemental » Et Gill de souligner : « Cette "guerre politique" qui se déroulait "à l'arrière du front gouvernemental" a été le lieu d'évènements qui ont, en quelque sorte, marqué Orwell au fer chaud et qui ont eu sur lui et ses écrits une influence déterminante, de sorte que sa participation à la guerre civile espagnole doit à juste titre être considérée comme la principale source d'inspiration de ses principaux romans » (p. 10)

Quelle a été pendant des décennies la « lecture » officielle, « politiquement correcte » de la guerre d'Espagne ? Ce fut celle des staliniens (ou de leurs compagnons de route) : il s'agissait du combat de « la démocratie » contre « le fascisme ». Léon Blum, seul et unique artisan de la politique de « non-intervention » avait « trahi » les « républicains » en leur refusant les armes. Seuls « les communistes » et Staline, avec les « Brigades internationales », avaient tenté de porter secours à la démocratie [2]. Il ne s'agit certes pas de minimiser les responsabilités de Léon Blum et consorts. Loin de là ! Mais force est de constater que la domination organisationnelle et idéologique (tout particulièrement en France) de l'appareil stalinien a longtemps maintenu cette jolie fiction. Déjà, avant que n'éclate la guerre d'Espagne, André Gide ou Panait Istrati avaient commencé à dénoncer la

supercherie. Ensuite les écrits n'avaient pas manqué : Jesús Hernández, « *El Campesino* », Arthur Koestler, Julián Gorkín, Victor Serge, André Breton, Vernon Richards, Boris Souvarine, Rudolf Rocker, Hyppolyte et Mika Etchebehere, Camilo Berneri, Abel Paz, André Guérin, Victor Kravchenko, etc. Et pourtant, ce n'est qu'à partir des travaux de Gorkín, Solano, Paz, Pagés, Broué, Témime et finalement du film de Ken Loach que la vérité a pu se frayer une voie, se diffuser et se populariser. Non que les historiens reconnus aient occulté les faits. Mais il a fallu finalement l'effondrement du système stalinien pour que les yeux se dessillent.

Louis Gill revient sur les origines de la guerre d'Espagne, une guerre de classes. Les 17 et 18 juillet 1936, pour prévenir la révolution, les militaires, les possédants et l'Église déclenchent un coup d'État, dans la pure tradition des « *pronunciamientos* » ibériques.

« Dès lors, deux Espagnes se font face. Là où les militaires ont vaincu [...] la population [est] soumise à la terreur. Là où l'insurrection a été renversée, le mouvement de transformation de la société [...] connaît une puissante impulsion. L'Espagne républicaine se couvre de comités et de conseils révolutionnaires [...] [Ces initiatives] posent singulièrement la question du double pouvoir [...] Enfin, composante de première importance dans cette situation de guerre, partis et syndicats se dotent de milices de combat, formées de militants politiques qui agissent comme commandants et simples soldats [...] En voulant écraser une révolution naissante, les insurgés ont contribué à en propulser la marche en avant. Mais cette explosion ne tardera pas à être mise en échec » (p. 31 et 32)

Les marins, prévenus de l'imminence du coup d'État, fusillent les officiers. La Marine restera « *loyale* » [3] Fran-

co, dans l'impossibilité de faire passer ses troupes de mercenaires professionnels du protectorat marocain sur la péninsule demande immédiatement de l'aide à Hitler et Mussolini, qui s'empressent d'organiser un pont aérien pour amener les légionnaires et les supplétifs marocains en Andalousie.

Du côté du gouvernement républicain, on demande de l'aide au Front Populaire français. Mais Blum, « *pathétiquement déchiré* », se voit opposer le refus des radicaux et de la Grande-Bretagne. Staline, quant à lui, hésite, cherchant à se ménager les démocraties comme la France et la Grande-Bretagne. La politique dite de non-intervention n'est qu'une duperie. Elle se met donc en place grâce à la France du Front populaire, à la Grande-Bretagne conservatrice, à l'Allemagne nazie, à l'Italie fasciste... et à l'URSS de Staline. Elle est d'ailleurs relayée par le PCF, en France. Il ne faut pas oublier que le plus gros contingent, de ce que deviendront les « *Brigades internationales* » provient de France. Au moment où des milliers de militants réclament « *Des canons, des avions pour l'Espagne !* », Paul Vaillant-Couturier, « *comme au premier jour, en plein accord avec Blum* », se prononce contre l'intervention en Espagne « *qui serait dramatique et isolerait l'URSS et la France et les exposerait à une "croisade contre le bolchévisme"* [...] *Il faut avoir bien de la légèreté ou une âme de provocateur trotskyste pour ne pas voir ou pour souhaiter une pareille catastrophe au prolétariat* » (*L'Humanité*, 17 août 1936). Et Maurice Thorez, devant le Comité central du 16 octobre 1936, d'enfoncer le clou : « *Nous n'avons pas mis l'accent dans la dernière période sur les mots d'ordre "Des avions, des munitions pour l'Espagne"*. Ce mot d'ordre correspond au

*sentiment des ouvriers révolutionnaires [...] mais les éléments de la petite bourgeoisie en avaient peur, de ce mot d'ordre. Nous avons posé la question contre la violation du droit, contre les atteintes de la SDN, pour la paix, et, sur ce terrain, nous avons trouvé des appuis, nous avons élargi notre base* » [4]

Enfin, sous la pression des militants, pris dans les contradictions de sa politique du « *Socialisme dans un seul pays* » [5], menant en même temps une persécution sauvage contre tous les opposants en URSS même (procès de Moscou), Staline décide d'intervenir en Espagne en ménageant les coûts (politiques et économiques). L'encadrement des volontaires internationaux se fera au sein des « *Brigades internationales* » assimilées à une sorte de Légion étrangère (ce qui provoque des crispations chez les volontaires) [6]. Car, spontanément, des milliers de militants ouvriers, de tous pays, sans se préoccuper des atterrissements de la Komintern de juillet à octobre 1936, s'étaient engagés pour combattre aux côtés du prolétariat espagnol.

L'abandon de la République par les « *démocraties* », donne à Staline un prestige immense. Cette aide, qui est tout sauf désintéressée, va lui permettre d'exercer un chantage et finalement une domination politique sur la conduite du gouvernement républicain espagnol et de s'en servir sans scrupule comme monnaie d'échange diplomatique. Les armes seront livrées, certes, mais au prix fort, contre le versement de la totalité des réserves en or de la banque d'Espagne [7].

En avril 1937, Togliatti, l'envoyé de Staline en Espagne [8], décide qu'il faut en finir avec Largo Caballero (le leader des socialistes de gauche), devenu trop indépendant, y compris mi-

litaires. Les conseillers soviétiques s'opposent violemment à une offensive en Estrémadure, qui pouvait avoir des chances de rompre la zone franquiste et renverser le cours des événements. La terreur va alors se déchaîner contre tous les opposants aux staliniens et aux républicains « modérés » : le POUM, les anarchistes et les caballeristes. Comme le rappelle à juste titre Louis Gill, il s'agit « d'ériger le mensonge en vérité. Du passé effacer les traces » (p. 99). Jesús Hernández (ancien dirigeant stalinien repentini), qui a bien connu cette pratique du mensonge dans les fonctions qu'il a exercées, la décrit ainsi dans *La grande trahison* : « Nous savions manier mieux que quiconque l'arme de l'agitation et influencer les masses pour les pousser vers nos buts particuliers. Si nous nous proposons de démontrer que Largo Caballero ou Prieto ou Azaña ou Durruti étaient responsables de nos défaites, un demi-million d'hommes, des dizaines de journaux, des manifestes par milliers, des orateurs par centaines établissaient comme certaine la malveillance de ces citoyens avec un tel acharnement, une telle constance qu'au bout de quinze jours, l'Espagne entière était de notre avis. Quelqu'un a dit qu'un mensonge [...] proclamé par des millions, acquiert la valeur d'une vérité établie. Il y a là une technique que Staline et ses complices ont enseignée merveilleusement » (p. 90).

La victoire de Franco dans sa guerre d'usure va de pair, dans le camp républicain, avec la terreur contre les opposants à la politique de Staline. Au niveau international, elle coïncide avec l'extermination de tous les anciens compagnons de Lénine et des cadres de l'Armée Rouge. La conclusion sinistre en sera le Pacte germano-soviétique.

Orwell, quant à lui, ne rejoint pas les

Brigades internationales. Lié à un petit groupe socialiste d'extrême gauche, l'ILP (Independent Labour Party), il part pour l'Espagne et se retrouve combattant dans les milices du POUM. Grièvement blessé, il va découvrir de ses propres yeux la répression stalinienne. Orwell devra fuir de Barcelone avec sa femme pour échapper aux tueurs qui sont à ses trousses. A partir de mai 1937, la terreur se déchaîne tout particulièrement contre le POUM, petit parti révolutionnaire qui avait rompu avec Trotsky. Malgré ses divergences, il avait refusé de capituler devant la politique contre-révolutionnaire de Staline. Il avait même été le premier parti en Espagne, sinon le seul, à dénoncer les Procès de Moscou. Accusé de « trotskysme » et « d'agent du fascisme », son prestigieux dirigeant, Andrés Nin, est enlevé, diffamé, torturé et assassiné par les staliniens. Au demeurant, la répression touche également les anarchistes et les socialistes de gauche (caballeristes) [9].

L'Espagne fut « le jardin d'enfants » des agents staliniens, comme l'exprime cyniquement le responsable des « missions spéciales » (traduire, « assassinats »), Pavel Soudoplatov. Effectivement, la Guerre civile ne fut autre que le laboratoire où les tortionnaires du NKVD perfectionnèrent leurs méthodes terroristes à partir de 1936. Et ce, jusqu'à et tout au long de la Guerre froide. Par une étonnante et macabre volte-face opérée par Staline, la plupart de ses valets et agents des basses œuvres qui avaient opéré en Espagne seront à leur tour liquidés, avant, pendant ou après la Deuxième Guerre mondiale.

On comprend que George Orwell, combattant, victime et témoin direct de ce qui apparaissait comme un phénomène monstrueux et inédit dans le mouvement ouvrier, ait été profondé-

ment marqué dans son être et dans son œuvre.

LA GENESE D'UNE ŒUVRE.

FACE À LA TERREUR

STALINIENNE,

LA DÉNONCIATION DU

« GRAND CAMOUFLAGE »

**Hommage à la Catalogne. La deuxième guerre mondiale.**

L'ouvrage de Gill reprend la genèse des écrits d'Orwell après son départ précipité d'Espagne. *Hommage à la Catalogne* est publié en avril 1938. La guerre d'Espagne n'est pas encore terminée. Immédiatement, l'éditeur refuse (« Ne rien publier qui puisse nuire à l'unité de la "lutte antifasciste" » p. 99-) Orwell devra constamment s'opposer aux sycophantes « compagnons de route » ou phanéro-staliniens qui censurent la vérité au nom de « l'anti-fascisme ». Gill rappelle que dans *Réflexions sur la guerre d'Espagne*, Orwell relevait : « J'ai vu, en fait, l'histoire rédigée non pas conformément à ce qui s'était passé, mais à ce qui était censé s'être passé selon les diverses "lignes" du parti [...] Ce genre de choses me terrifie, parce qu'il me donne l'impression que la notion même de vérité objective est en train de disparaître du monde [...] Le mensonge est devenu vérité [...] L'aboutissement implicite de ce mode de pensée est un monde cauchemardesque dans lequel le Chef, ou quelque clique dirigeante, contrôle non seulement l'avenir, mais le passé. Si le Chef dit [...] que deux et deux font cinq, alors deux et deux font cinq » et Gill de souligner : « Ces remarques qui annoncent presque mot pour mot le monde fictif imaginé par Orwell dans 1984, sont illustrées de manière éclatante par la méthode du stalinisme. Pour contrôler le futur, il



faut contrôler le passé, le reconstruire, en effacer ce qui n'est pas conforme au dogme, faire disparaître tout ce qui pourrait témoigner de la vérité, non seulement les documents écrits, mais aussi les acteurs et les témoins des actes. Cela vaut pour les ennemis clairement identifiés. L'assassinat d'Andrés Nin est, dans la guerre d'Espagne, l'exemple le mieux connu. » (p. 91 et 92)

L'ouvrage de Gill nous révèle un Orwell intègre mais aussi déterminé et refusant tout compromis face aux mensonges et aux petites (ou grandes) lâchetés. On sait que face au poète crypto-stalinien W. H. Auden, qui osait écrire, dans *Spain* qu'il fallait accepter « consciemment le sentiment de culpabilité face au meurtre nécessaire » (« *the conscious acceptance of guilt in the necessary murder* »), Orwell avait violemment réagi. Face à toutes les campagnes orchestrées par l'appareil de propagande des « intellectuels », Orwell, répond : « *De grâce ne m'envoyez plus cette cochonnerie de merde* » (« *bluddy rubbish* ») [...] *J'ai passé six mois en Espagne [...] j'ai un trou de balle dans la peau et je n'ai pas envie d'écrire des bêtises pour la défense de la « démocratie » [...] D'autant plus que je sais ce qui se passe et ce qui s'est passé dans le camp républicain au cours des derniers mois. Je sais qu'on y impose le fascisme aux travailleurs espagnols sous prétexte de mener la lutte contre le fascisme ; que depuis mai on y impose un régime de terreur et que les prisons et tout autre lieu qui peut être transformé en prison se remplissent de détenus qui y croupissent sans avoir été jugés, à moins qu'ils n'y meurent de faim, et qui y sont injuriés et roués de coups [...] »* (p. 101) De manière explicite, Orwell dénonce évidemment les sinistres « *chekas* », (centres secrets de tortures) qui vont se répandre dans toutes les villes contrô-

lées par le PCE et son auxiliaire catalan, le PSUC. À ce propos, Gill revient sur les itinéraires de nombre « *d'intellectuels compagnons de route* » et autres « *anti-fascistes* ». Chacun connaît l'indiscutable intégrité d'André Gide, de Victor Serge et d'André Breton face au stalinisme. Inutile d'épiloguer, par contre, sur les Louis Aragon, Barbusse, Hemingway et autres Romain Rolland. Le cas de Malraux est assez instructif. Anecdote éloquent : rencontre entre André Malraux et Victor Serge. Malraux, sans le moindre scrupule, soutient les crimes staliniens de Barcelone ! C'est alors que, furieux, « *Serge avait lancé à la tête de Malraux le contenu de sa tasse de café* » (p. 110, Louis Gill citant Victor Alba) [10] Louis Gill, tout en évoquant le « *soutien de Malraux aux crimes de Staline* », rappelle néanmoins qu'il « *fut un combattant de la guerre civile espagnole* » (p. 111) [11] Dès son retour en Angleterre, Orwell, avec lucidité et détermination, s'attelle à son travail d'écrivain. Malgré la pression des courants antifascistes (autour des cercles d'Auden ou Spender), il maintient avec fermeté son combat pour la vérité, contre le totalitarisme, pour un socialisme démocratique. Le pacte germano-soviétique renforce ses convictions. Lors de la bataille d'Angleterre, d'aucuns seront surpris de son engagement dans la « *Home Guard* » (« *Garde nationale* », l'équivalent d'une « *Sécurité civile* »). Ce retour vers une sorte d'essence démocratique du peuple anglais démontre la confusion de l'époque ; les choix étaient difficiles [12]. Pourtant, Orwell croit voir dans cette « *Home Guard* », composée de citoyens armés, assurant la défense civile contre les bombardements nazis, l'embryon d'un instrument vers une révolution démocratique. « *Seule la Révolution pourra sauver l'Angleterre. Il y a des*

*années que ceci est évident. Mais maintenant que la Révolution a commencé, elle se développera rapidement si nous réussissons à repousser l'invasion hitlérienne* ».

L'invasion de l'Union soviétique par Hitler change évidemment les perspectives politiques. Louis Gill (p. 118), citant Orwell, souligne « *à quel point les exploits de l'Armée rouge ont aveuglé l'opinion publique anglaise [...]* » Et Gill de remarquer « *Pour comprendre cet aveuglement, il faut rappeler que le premier et principal "exploit" de l'Armée rouge [...] est la défaite décisive infligée à l'armée hitlérienne à Stalingrad en février 1943. Cette victoire de l'Armée rouge a été le véritable tournant de la Deuxième Guerre mondiale.* » On comprend qu'au vu de ces renversements d'alliances, au niveau international, Orwell qui avait été engagé à la BBC, fut censuré quand il voulut parler de la guerre d'Espagne. En novembre 1943, il fut donc contraint d'abandonner la radio.

## SOURCES DE L'ŒUVRE ORWELLIENNE ET POLÉMIQUES

Dans la conclusion de son étude, Louis Gill aborde une recherche passionnante sur les sources des deux œuvres majeures, universellement connues : *La Ferme des animaux* et *1984*. Sans doute est-il utile de rappeler que lors de son service armé en Birmanie, son biographe Bernard Crick relève sa distance ironique envers l'autorité et sa haine de ses origines de classe (la basse moyenne bourgeoise). Il découvre l'impérialisme colonial anglais qu'il apprend à détester. Il « *utilise ses expériences à des fins polémiques.* » Ce curieux « *gendarme* », né au Bengale, élevé en

Angleterre, fréquente les bonzes, apprend le birman et le karen ! De fait, il s'est toujours senti du côté des opprimés.

A n'en pas douter, Orwell s'inscrit dans une tradition littéraire et politique anglaise de spéculation utopique ou éthique [13] « *Il a, à des degrés divers, subi l'influence [...] de Jack London, Herbert George Wells, Aldous Huxley, Eugène Zamiatine, Arthur Koestler et James Burnham.* » (p. 129) Au-delà, Orwell était un individu curieux, passionné de Swift, Dickens, Hazlitt, Dickens et Kipling (tout comme lui, ébloui par l'Indienne où il avait vu le jour).

Au demeurant, l'amitié ne l'empêche nullement d'être lucide. Tout comme Artur London (ainsi que sa compagne Lise Ricol), qui jamais ne parvint à se détacher totalement de son empreinte stalinienne, Arthur Koestler, particulièrement dans *Le Zéro et l'Infini*, semblait fatalement accepter des victimes asservies à leurs bourreaux. D'après Orwell, Koestler (dont il était pourtant l'ami intime) exprimait une analyse « *malheureusement empreinte de l'orthodoxie stalinienne du Front populaire* » : « *La grande faute de la quasi-totalité des auteurs de gauche depuis 1933 est d'avoir voulu être antifascistes sans être en même temps antitotalitaires. En 1937, Koestler l'avait compris mais il ne se sentait pas libre de le dire [...]* » (p. 134, 135).

Il est certain que *Le Meilleur des Mondes* (1932) de Huxley (lui-même nourri probablement de l'ouvrage d'Eugène Zamiatine, *Nous autres*, écrit en 1923) a certainement des rapports avec l'univers de Big Brother. Mais l'expérience vivante et tragique de la guerre d'Espagne confère à 1984 la force de l'expérience, du vécu. Les procès de Moscou, les assassinats et la persécution de Nin et de ses camarades du POUM, la perversion

des sociétés hitlérienne et stalinienne font que « l'utopie » n'est déjà plus fiction mais monstrueuse réalité.

Le cas de James Burnham (ancien trotskyste nord-américain, passé à la réaction) est intéressant. Pour Burnham « *les nouvelles sociétés seront constituées d'une oligarchie dominant une masse de demi-esclaves [...]* La marche vers cette forme de totalitarisme est inéluctable et elle ne doit pas être combattue. Pour Burnham, le pouvoir de l'oligarchie repose toujours sur la force et le mensonge, ce qui a été une fois de plus confirmé, entre autres, par les agissements du président George Bush des États-Unis et du premier ministre Anthony Blair de Grande-Bretagne » (p. 139) Ses thèses, d'après Louis Gill, sont apparemment inspirées du livre d'un militant socialiste indépendant, Bruno Rizzi, *La Bureaucratization du Monde. Le collectivisme bureaucratique* (juillet 1939)

Au-delà des sources, Louis Gill montre à quel point ce débat entre de plain-pied dans nos interrogations. La domination du capital financier et de l'Impérialisme états-unien ne sont-ils pas déjà l'anticipation du cauchemar orwellien ? L'évolution de la Chine n'est-elle pas déjà cette société monstrueuse imaginée par Rizzi et Burnham. La « novlang » de 1984, n'est-elle pas le calque, l'anticipation, du « *politiquement correct* », de « *la langue de bois* » ou de la « *pensée unique* » de notre troisième millénaire ?

C'est en cela que George Orwell pamphlétaire satirique est toujours actuel. Comment ne pas être frappé par sa métaphore absurde comparative d'une « *espèce de vache sans cornes* ». Orwell ne croyait pas si bien dire : « *Par le passé, toutes les tyrannies étaient tôt ou tard renversées, en raison de la nature humaine qui, en toute raison, désire la liberté. Nous ne pou-*

*vons être certains que la nature humaine ne varie pas. Il est peut-être tout aussi possible de fabriquer une espèce d'homme qui ne désire pas la liberté qu'une espèce de vache sans cornes. L'Inquisition a échoué, mais elle n'avait pas les ressources de l'État moderne. La radio, la censure de presse, l'éducation normalisée et la police secrète ont tout modifié.* »

*La Ferme des animaux* constitue une satire féroce du système stalinien. Mais au-delà apparaissent les portraits bien réels de l'optimisme de Trotsky et du cynisme de Staline (« *Tous les animaux sont égaux, certain plus que d'autres* »). On perçoit la fibre sociale qu'il avait déjà développée dans *Le quai de Wigan* à propos des conditions d'exploitation des mineurs. Derrière l'image d'un énorme cheval de trait conduit par un enfant de dix ans, Orwell voyait déjà la possibilité de la révolte du cheval, s'il s'avisait de sa force. C'était pour Orwell l'image même de la puissance formidable du salariat, et pourtant incapable encore de prendre conscience de sa force face au capital [14].

Le projet d'écrire 1984 est mûrement réfléchi. George Orwell se retire dans l'île de Jura entre l'Écosse et l'Irlande en 1946. Deux ans après, en 1948 (inversion de 1984), le livre est terminé. C'est une fable satirique qui va avoir un énorme retentissement. Quand le tortionnaire demande à Winston Smith : « *Combien de doigts ? [...] et qu'il renâcle à répondre ce qu'il voit, ce qui est la vérité évidente, mathématique, que deux et deux font quatre, l'autre lui rétorque cyniquement : "Si le parti dit qu'il n'y en a pas 4 mais 5, combien y en a-t-il ?"* » Chacun aura compris [15]

Cependant, Orwell, et c'est tout le mérite du travail de Louis Gill, met toujours en rapport sa critique du totalitarisme avec la lutte des classes.

L'écrivain britannique, avec une sorte d'obstination irréductible, dès 1933, avait partagé le sort des plus pauvres, des plus déshérités. Au moment où l'on nous ressert des « plats réchauffés » sur la misère et les sans-logis, le jugement d'Orwell nous apparaît encore d'une clarté lumineuse dans sa critique radicale du travail salarié [16].

Concernant le totalitarisme et l'œuvre et la vie de George Orwell, Louis Gill ne pouvait éluder l'apport de Hannah Arendt [17] dans *Les origines du totalitarisme* : « Fait à souligner toutefois, Arendt n'y fait aucune mention d'Orwell » (p. 151). Force est de constater pourtant que la philosophe allemande rejoint Orwell [18] sur bien des points, et en particulier sur la problématique du mensonge comme arme primordiale du système stalinien. Et de citer Victor Kravchenko : « *Aucun communiste bon teint n'avait l'impression que le parti "mentait" lorsqu'il préconisait publiquement une politique donnée et qu'il soutenait exactement le contraire dans le privé* » (*J'ai choisi la liberté*, 1947, note en bas de page 157, Hannah Arendt, *Le système totalitaire- les origines du totalitarisme*).

Pourtant Louis Gill conclut son ouvrage par une interprétation lucide, et somme toute optimiste de la pensée d'Orwell. : « *Le totalitarisme actuel, qui s'est infiltré dans nos vies de manière tacite sous la forme d'une guerre non déclarée en s'imposant au nom des libertés individuelles et économiques, est celui de la soumission de toutes les composantes de la vie sociale au marché et de la domination totale de l'individu par ses lois, de sa transformation en "homo œconomicus", c'est-à-dire en individu pensant tout en termes économiques. Il n'entend permettre d'autre voie que l'adaptation à un mode unique de penser et d'agir qui enchaîne*

*notre sort à la seule logique du profit privé, de la concurrence et de la loi du plus fort. "Y sommes nous condamnés ? Ou est-ce évitable ? pour reprendre l'interrogation d'Orwell. Tout réside, comme il le croyait aussi, dans la capacité de la masse de la population à contrer une telle évolution et à organiser en conséquence sa cohésion et son action collective* » (p. 158)

L'ouvrage de Louis Gill a ceci de remarquable qu'il aborde l'œuvre et la vie d'Orwell, en soulignant l'importance de son expérience dans la révolution espagnole. D'habitude, la plupart des critiques n'abordent cette question que de manière anecdotique. En faisant seulement référence à *Hommage à la Catalogne*. D'autre part, les notes très didactiques précisent des points qui, pour des non spécialistes de la période des années trente, sont loin d'être évidentes. Ce qui rend le livre accessible au plus grand nombre, et ce n'est pas un luxe.

Orwell avait maintenu jusqu'à ses derniers jours un espoir dans la valeur éthique de l'existence. On peut penser que *La ferme des animaux* ou *1984* ne sont que des fables satiriques, on peut aussi les interpréter comme des témoignages d'un aussi grand poids que son *Hommage à la Catalogne* ou *Le quai de Wigan*. Il ne s'agit pas de science-fiction mais d'une réflexion politique engagée, refusant de se réfugier, au chaud, dans le « ventre de la baleine ». Cette marque au fer rouge de ses camarades tués ou torturés (comme son ami Georges Kopp à Barcelone) demeure dans le personnage de Winston Smith, le héros de *1984*.

Richard Rees, directeur de la revue littéraire où George Orwell avait fait ses premières armes, ami très proche de l'écrivain, s'en souvient non sans émotion : un être « *si sûr, si sé-*

*rieux...* » A son avis, ce qui résumait le mieux la pensée d'Orwell tenait dans un petit poème, *L'âme de cristal*. Ces vers (« *mais ce que j'ai vu dans ton visage, aucun pouvoir ne saurait t'en déposséder...* »), ressemblent étrangement, comme en écho, aux sentiments éprouvés par George Orwell à Barcelone : « *C'était bien la première fois de ma vie que je me trouvais dans une ville où la classe ouvrière avait pris le dessus [...] Il y avait la foi dans la révolution et dans l'avenir, l'impression d'avoir débouché dans une ère d'égalité et de liberté. Des êtres humains cherchaient à se comporter en êtres humains et non plus en simples rouages de la machine capitaliste...* »

#### « *L'âme de cristal* »

« *Ton nom et tes exploits  
Étaient déjà oubliés  
Avant que tes os  
Ne fussent desséchés  
Et le mensonge qui t'a tué  
Est enseveli  
Sous un mensonge  
Plus noir encore.  
Mais ce que j'ai vu  
Dans ton visage,  
Aucun pouvoir  
Ne saurait t'en déposséder.  
Jamais il n'a éclaté de bombe  
Qui puisse briser  
L'âme de cristal.* »

#### Notes

1- Pierre Broué et Emile Témime, *La Révolution et la guerre d'Espagne*, les Éditions de Minuit, Paris 1961. Pierre Broué, *Staline et la Révolution - le cas espagnol* - éd. Fayard, Paris, 1993.

2- Malheureusement, si l'on consulte les derniers écrits ou propos d'Artur London et de sa compagne Lise Ricol, les vieilles œillères stalinienne n'ont guère changé. Le

Hors-série de *L'Humanité* (septembre 2006 !), est un vrai morceau d'anthologie stalinienne. Rien sur la révolution, rien sur les événements de mai 1937, rien sur l'intervention de la Komintern. Pire, « l'histoire » du PCE est racontée par un certain Enrique Lister (fils certainement du stalinien homonyme), et la photo (p. 38) censée représenter la brigade internationale allemande Thaelman, est en réalité le cliché d'une colonne du POUM, avec, à gauche, George Orwell !

3- À ce propos, Bartolomé Bennassar (qui n'est certes pas un historien particulièrement « progressiste », malgré d'autres qualités), dans sa biographie de Franco, en tire des conséquences assez absurdes : la République se serait ainsi privée de l'efficacité professionnelle de sa Marine de guerre. Il est évident que sans la mutinerie des marins, la Flotte de guerre... se serait immédiatement ralliée aux fascistes !

4- Pierre Broué, *Staline et la révolution - le cas espagnol* - éd. Fayard, Paris 1993 (p. 81), citant Carlos Serrano, *L'enjeu espagnol : le PCF et la guerre d'Espagne* Il est à noter que, dans le PCE, la Komintern impose aussi cette « ligne » du rétablissement de l'ordre bourgeois (« démocratique ») contre la Révolution (Guy Hermet, *Los comunistas en España*, éd. Ruedo Ibérico, Gap -France-) 1972.

5- cf. bon résumé de la décision d'intervention de Staline : Rémi Skoutelsky et Patrick Rotman, « Les brûlures de l'Histoire », *Staline en Espagne-La guerre civile dans la guerre civile, 1936-1939* - France 3 (1996)

« Le gouvernement de Front populaire livre fin juillet une vingtaine d'avions. Mais Léon Blum, partisan de l'intervention, doit y renoncer sous la pression du Parti radical et surtout de la diplomatie qui redoute un conflit ouvert avec l'Allemagne. Le 2 août, la France et l'Angleterre proposent un pacte de non-intervention qui interdit l'envoi d'armes à l'Espagne [...] L'ensemble des pays y souscrivent, dont l'Allemagne et l'Italie, plus surprenant Staline, par l'entremise de son ambassadeur à Londres Ivan

Maïsky, fait de même. En secret Pierre Cot et Jean Moulin livrent des avions [...] Staline est dans une situation compliquée. Il ne veut pas intervenir en Espagne pour plusieurs raisons. C'est que la résistance aux militaires dans plusieurs villes s'est poursuivie par une véritable révolution. Révolution qui n'est pas dirigée par des communistes mais qui est dirigée essentiellement par les anarchistes. Le deuxième élément c'est qu'il est engagé dans une politique, vous savez on est dans la période du « socialisme dans un seul pays » Ce qui prime, c'est la défense de l'Union soviétique. Il n'a absolument aucune envie qu'il y ait un autre foyer révolutionnaire en Europe. Le troisième élément qui va peser, c'est que la France et l'Angleterre refusent de soutenir le gouvernement républicain en Espagne et Staline qui est précisément dans une politique de rapprochement de défense avec l'Angleterre et avec la France ne veut surtout rien faire qui puisse heurter ces puissances [...] A ces motifs d'ordre international qui expliquent l'attentisme de Staline, viennent s'ajouter des questions de politique intérieure. Les grandes purges ont commencé. Au mois d'août se déroule à Moscou le procès de Kamenev et Zinoviev, accusés de trotskysme qui sont exécutés. Tandis que Staline tergiverse, les armées rebelles du nord et du sud font leur jonction [...] Le 4 septembre, c'est la chute d'Irún, les premiers réfugiés basques passent la frontière. La non intervention est ressentie comme une trahison. Les mobilisations énormes se déroulent partout et surtout en France. Finalement ce n'est qu'à la mi-septembre que la Komintern décide l'intervention. Le début de l'intervention se situe en octobre, les livraisons d'armes massives arrivent le 24 octobre. Le 7 novembre Franco lance son offensive sur Madrid. Le 8 novembre la première Brigade internationale entre dans Madrid et monte au front.

6- cf. Rémi Skoutelsky, *L'espoir guidait leurs pas, les volontaires français dans les Brigades internationales, 1936-1939*, éd. Grasset, Paris, 1998.

7- Si la bataille de Madrid est provisoirement gagnée grâce à l'intervention russe, cette aide ira baissant à mesure que Staline se désengagera du conflit. « Au cours du premier semestre 1938, l'envoi d'armes russes est de 50 % inférieur en tonnage (et 70 % de moins en valeur) par rapport à la même période de 1937 » (Armando Llera, *Historia* 16, Madrid, juillet 1992) « La République a fini par payer des commissions variant entre 25 et 100 % de plus », Paul Preston, *La Vanguardia*, Barcelone, 18 août 1999.

8- Le 17 décembre 1936, le jour même où le POUM est évincé du gouvernement autonome catalan - « la Generalitat » -, à Moscou *La Pravda*, organe officiel du PCUS, prévient : « En Catalogne, l'élimination des trotskistes et des anarcho-syndicalistes a déjà commencé ; elle sera conduite avec la même énergie qu'en Union soviétique ».

9- à lire avec profit les écrits de Hanns Erich Kaminski, Victor Alba, Wilebaldo Solano, Julián Gorkin, Pierre Broué, Emile Témime. À consulter également : Carlos Semprún Maura, *Révolution et contre-révolution en Catalogne -socialistes, communistes, anarchistes et syndicalistes contre les collectivisations*. François Gaudicheau, *La guerre d'Espagne*, éd. Découverte. Gallimard, Paris, 2006. César Martínez Lorenzo, *Les anarchistes et le pouvoir*. Franck Mintz, *La autogestión en la España revolucionaria*.

- deux films de fiction remarquables, *L'ombre rouge*, de Jean-Louis Comolli (1981) et évidemment *Land and Freedom*, de Ken Loach (1995)

- deux films documentaires-vidéos illustrent cette sinistre histoire : *Opération Nicolai*, de Dolores Genovés et Llibert Ferri, Barcelone (1995), qui suit à la trace les tortionnaires d'Andrés Nin et *Asaltar los cielos - Ramón Mercader, l'assassin de Trotsky* -, de José Rioyo et José Luis López Linares, Barcelone (1996). On y découvre (mais Soudoplatov l'avait déjà mentionné, comme le confirme Louis Gill), que Ramón Mercader, l'assassin de Trotsky, devint à sa libération de la prison mexicaine, le conseiller politique de Fi-



del Castro à Cuba.

10- Déjà, lors de sa correspondance avec Trotsky, Malraux, au nom du combat « anti-fasciste », tenait absolument à ménager Staline et refusait de condamner les procès de Moscou et les persécutions du NKVD en Espagne : « Je veux vous dire concernant ces questions, que c'est le destin de l'Humanité qui se joue actuellement en Espagne [...] il est quasiment criminel de perdre des heures, des mois entiers, à spéculer sur des affaires que l'on doit laisser pour plus tard [...] » (Robert S. Thomberry, Université d'Alberta, Canada, in *Historia* 16, Madrid, février 1981.

11- à la lecture des rapports secrets des agents soviétiques en Espagne et d'après certains historiens, le rôle de Malraux fut plus théâtral qu'efficace. (cf. Anthony Beevor, *La guerre d'Espagne*, éd. Calman Lévy, Paris 2006) Quant à Ernest Hemingway, son rôle ne fut guère plus reluisant. Sa rupture avec John Dos Passos est apparemment liée à l'assassinat du traducteur et ami de ce dernier, José Robles (cf. Ignacio Martínez de Pisón, *Enterrar a los muertos*, éd. Seix Barral, Madrid, 2005. et Stephen Koch, *Adieu à l'amitié – Hemingway, Dos Passos et la guerre d'Espagne*, éd. Grasset, Paris, 2005.)

12- Ainsi, Daniel Guérin, repoussant avec horreur tout chauvinisme gaulliste ou stalinien, revendique sans complexe son refus de s'engager dans la « Résistance »

13- *L'Utopie* de Thomas More, *Les voyages de Gulliver* de Jonathan Swift, *Robinson Crusoé* de Daniel De Foe. Ou encore John Locke, John Stuart Mill et la prodigieuse action libertaire de Robert Owen.

14- il est difficile de croire qu'Orwell, grand admirateur de Swift, dans *La Ferme des animaux* et dans sa métaphore du cheval de trait, n'ait pas pensé au dialogue de Gulliver avec les Houyhnhnms (-allégorie des chevaux dominants-) concernant les Yahoos (-les humanoïdes asservis-) : « Il avait pourtant entendu rapporter par les « Houyhnhnms » à l'esprit observateur que dans la plupart des troupeaux il y avait une

sorte de chef « Yahoo » [...] qui était toujours le plus mal bâti, et le plus malfaisant de tous. Le meneur avait généralement un favori aussi semblable à lui-même qu'il pouvait le découvrir, dont la charge était de lécher les pieds et le postérieur de son maître [...] il recevait pour sa peine, de temps en temps, un bout de viande d'âne. », Jonathan Swift, *Voyages de Gulliver*, éd. Folio classiques, Gallimard, Paris, 1976 (p. 327)

15- Il existe plusieurs versions de 1984 au cinéma : Michael Andersen (1950), Rudolph Cartier (1954), Michael Radford (1984) Signalons enfin l'extraordinaire dessin animé *La ferme des animaux* (1954) de Joy Batchelor et John Halace. Enfin sur la vie de George Orwell, *Orwell on Jura* (1983) film de John Glenister. En 1997, France Culture à la radio et la chaîne Arte, à la télévision, ont produit des biographies remarquables.

16- « *Considérons comme acquis que le travail d'un plongeur est en très grande partie inutile. La question qui vient alors à l'esprit est : pourquoi le plongeur doit-il continuer de travailler ? [...] Un esclave disait déjà Caton, doit travailler quand il ne dort pas. Peu importe que ce travail soit utile ou non : il faut qu'il travaille, car le travail est bon en soi – pour les esclaves tout au moins [...] Je crois que cette volonté invouée de perpétuer l'accomplissement de tâches inutiles repose simplement, en dernier ressort, sur la peur de la foule. La populace, pense-t-on sans le dire, est composée d'animaux d'une espèce si vile qu'ils pourraient devenir dangereux si on les laissait inoccupés. Il est donc plus prudent de faire en sorte qu'ils soient toujours trop occupés pour avoir le temps de penser. Si vous parlez à un riche [...] de l'amélioration du sort de la classe ouvrière, vous obtiendrez le plus souvent une réponse du type suivant : « [...] Nous vous plaignons – vous, les classes inférieures – exactement comme nous plaignons un chat victime de la gale, mais nous lutterons de toutes nos forces contre toute amélioration de votre condition. Il nous paraît que vous êtes très bien où vous êtes et nous n'avons nullement l'intention de vous*

*accorder la liberté [...] et fichez nous la paix.» [...] C'est cette peur d'une populace présumée dangereuse qui pousse la plupart des individus intelligents à professer des opinions conservatrices. », Dans la dèche à Paris et à Londres (*Down and Out in Paris and London*, 1933) éd. 10/18, Paris 1982. (p. 162, 163, 164)*

17- « C'est dans cette atmosphère d'effondrement de la société de classes que s'est développée la psychologie de l'homme de masse européen (p. 53) [...] En réalité, les masses se développèrent à partir d'une société hautement atomisée (p. 55) [...] Partout où le totalitarisme détient le contrôle absolu, il remplace la propagande par l'endoctrinement et utilise la violence [...] pour réaliser constamment ses doctrines et ses mensonges. Le totalitarisme ne se contente pas d'affirmer contre l'évidence que le chômage n'existe pas : sa propagande lui fera supprimer les indemnités de chômage [...] lorsque Staline décida de réécrire l'histoire de la révolution russe, la propagande en faveur de la nouvelle version consista à détruire en même temps que les livres et documents anciens, leurs auteurs et leurs lecteurs. (p. 91 92) [...] La police secrète soviétique, si soucieuse de convaincre ses victimes de leur culpabilité pour des crimes qu'elles n'avaient jamais commis et qu'en bien des cas elles étaient incapables de commettre, isole et élimine tous les facteurs réels, si bien que la logique même, la cohérence même du « récit » que contient la confession préparée, deviennent écrasantes. (p 109) [...] Avant de prendre le pouvoir et d'établir un monde conforme à leurs doctrines, les mouvements totalitaires suscitent un monde mensonger et cohérent, qui mieux que la réalité elle-même, satisfait les besoins de l'esprit humain ; dans ce monde, par la seule vertu de l'imagination, les masses déracinées se sentent chez elles et se voient épargner les coups incessants que la vie réelle et les expériences réelles infligent aux êtres humains et à leurs attentes. » (p. 110) Hannah Arendt. Le système totalitaire- les origines du totalitaris-

me-, éd. Seuil-Fayard, Paris 2002.

18- « Je dois en outre ajouter quelque chose au sujet de l'accusation générale portée contre le POUM d'être une organisation fasciste secrète à la solde de Franco et de Hitler. Cette accusation a été mille et mille fois répétée dans la presse communiste, surtout à partir de 1937. Cela faisait partie de la chasse mondiale que le parti communiste officiel menait contre le "trotskysme",

dont le POUM, à l'en croire, était censé être le représentant en Espagne. Le "trotskysme", selon Frente Rojo (le journal communiste de Valence) « n'est pas une doctrine politique. Le trotskysme est une organisation capitaliste officielle, une bande de terroristes fascistes s'occupant de crimes et de sabotages contre le peuple ». Le POUM était une organisation alliée aux fascistes en faisant partie de la « cinquième colonne »

de Franco. Ce qui est à remarquer, dès le début, c'est qu'aucune preuve ne fut jamais fournie à l'appui de cette accusation ; on se contenta d'affirmer la chose sur un ton d'autorité. Et l'attaque fut menée tant qu'on put à coups de diffamations personnelles, et avec une totale insouciance des répercussions que cela pourrait avoir sur le cours de la guerre ». p. 284, 285, *Hommage à la Catalogne*, éd. 10/18, Paris 1982.